

## Présentation

*Analogie, figement et polysémie* est un ouvrage qui, de par son titre même, porte une problématique peu courante : il confronte trois items qui renvoient respectivement à un mode de raisonnement, à un processus linguistique et à une variation sémantique rattachée à la même forme lexicale. Le lien entre les trois entrées est à chercher du côté de l'ambition que les organisateurs de cette rencontre se sont donnée initialement: chercher à confronter des approches multiples et des préoccupations disciplinaires différentes afin d'engager des échanges de nature épistémologique autour de problématiques linguistiques diverses, indépendamment des choix théoriques.

Des contributions de cette rencontre se dégagent les trois axes de réflexion suivants : la présence systématique de la pensée analogique dans le fonctionnement des langues, l'importance des schèmes (ou des moules) dans les rapprochements réalisés à travers le figement et la polysémie, le caractère idiomatique et culturel des contenus qui font l'objet de tels rapprochements et s'inscrivent durablement dans la langue, conditionnant ainsi notre pensée et notre expression verbale.

La systématité de l'analogie est étroitement liée à la généralisation en tant que mode de pensée rationnel, comme l'a si bien montré Esa Etkonen à partir d'exemples variés, en mettant en garde contre la confusion courante entre généralisation, schème, construction d'un côté, et analogie de l'autre. Elle régit la création lexicale comme c'est le cas dans les dénominations binomiales de concepts combinatoires en français (Pierre Arnaud), structure le vocabulaire des domaines comme celui de l'œnologie ( Camille Colin), tisse toutes sortes de liens dans le corpus parémique de certains idiomes comme celui des créoles antillais (Mariangela Albano), peut servir de base pour la conception d'approches pour l'enseignement et l'acquisition des faits phraséologiques (Isabel González-Rey) et sert de moyen efficace dans l'intercompréhension entre langues voisines (Éric Castagne). Par ailleurs l'efficacité heuristique de l'analogie n'est plus à démontrer dans les

investigations linguistiques : pragmaticalisation de séquences figées (Lotfi Abouda et Marie Skrovec), polarité négative associée à certains verbes de direction descendante (Joanna Chlewka), structuration de l'expression de l'intersubjectivité en matière de goût (Christine Portelance) et émergence de nouvelles formes de figement comme les mots-dièse (Marko Vidak) sont autant de phénomènes complexes et variés dont le concept d'analogie rend compte avec une pertinence qui associe les faits empiriques aux présupposés cognitifs et théoriques.

Le concept d'analogie rejoint la notion de moule en matière de figement et de polysémie. Qu'il s'agisse de constructions discursives, de structures syntagmatiques, de jeux polysémiques ou d'évolution diachronique, le constat est le même : tout se fait dans le cadre d'un schème ou aboutit à l'émergence d'une configuration globale permettant de sortir l'analogie des termes entre lesquels elle s'établit pour mettre l'accent sur le moule général où elle s'inscrit. Ainsi l'économie cognitive mettrait-elle l'accent non seulement sur le raisonnement déductif qui se fait entre les quatre termes du rapprochement analogique mais également sur les transferts globaux entre des ensembles structurés. Le défigement est l'un des lieux privilégiés de l'expression de cette économie générale : Sara Ralic montre clairement comment figement et défigement ne sont en réalité que deux mouvements inverses du même phénomène reliés par la « mémoire » de la séquence défigée. En d'autres termes, c'est grâce aux invariants des séquences figées que le jeu du défigement devient possible. C'est cette invariance qui permet à Bohdana Librova de détailler les degrés de figement de certaines séquences verbo-nominales en créole martiniquais. Quand il s'agit des polémiques dans les pamphlets d'Agrippa d'Aubigné, ce sont les deux configurations de la figure (*in absentia* et *in praesentia*) qui sont au centre de tous les jeux discursifs de cet auteur (Éliane Kotler). Liane Strobel montre que « la polysémie synchronique se fonde sur les articulations de la conceptualisation des grands ordres cognitifs avec pour centre l'être humain, son environnement et les instruments qu'il utilise. » Un tel ordre cognitif n'est rien d'autre que ce moule organisateur dans lequel la matière linguistique prend

forme et donne sens. C'est dans une perspective diachronique qu'Olivier Soutet repose la question relative au statut du R dans le système verbal français. La solution qu'il propose dans une perspective psychomécanique prend la forme d'un tenseur qui tente de fournir des réponses aux multiples interrogations relatives à *l'image-temps telle que l'exprime le verbe français*. La question de la grammaticalisation, opposée à l'analogie par Hamida Trabelsi, fournit à l'auteur l'occasion de montrer *quel effet a l'analogie sur la grammaticalisation, en tant que procédé diachronique qui permet de généraliser les règles en introduisant dans le système grammatical des formes qui ne devraient pas y exister*. C'est ce même principe organisateur qui est à l'origine de la cohérence sémantique interne de la locution *alors que*, telle que Leila Ben Hamed la détaille dans sa contribution.

Si les moules et les schèmes sont si présents dans la structuration du langage et qu'une telle présence soit étroitement liée à des phénomènes aussi systématiques que la phraséologie et la polysémie<sup>1</sup>, on est en droit de se demander si la concaténation des unités de la deuxième articulation<sup>2</sup> n'est pas le lieu où se déploient ces schèmes (ou moules) véhiculant ainsi des contenus particuliers. Certains contributeurs arrivent à des conclusions un peu similaires même s'ils ne lui donnent pas le statut d'une articulation supplémentaire : Serge Tchougounnikov, qui compare le modèle de la linguistique psychologique au formalisme russe (la sémantique du vers de Jurij Tynianov), rappelle entre autre que Karl Otto Erdmann « dans le mécanisme sémantique de chaque mot (...) distingue trois sortes d'éléments: 1. le contenu notionnel (conceptuel) d'une plus ou moins grande précision; 2. le sens secondaire ou associé (*Nebensinn*); 3) la valeur émotive (ou la

---

<sup>1</sup> Nous considérons que la polylexicalité est aux séquences figées ce que la polysémie est aux unités monolexicales. Cf. pour le détail

<sup>2</sup> En optant pour une approche d'encodage, nous inversons l'ordre de Martinet : à la première articulation se situent les phonèmes (deuxième articulation de Martinet), à la deuxième les morphèmes (première articulation de Martinet). Ainsi pourrions-nous ajouter une nouvelle articulation, celle qui gouverne la concaténation des morphèmes et qui fait intervenir la syntaxe et des contenus particuliers idiomatiques et culturels (la troisième articulation). »

valeur de sentiment) du mot (*Gefühlswert*) » et que selon W. Wundt la représentation verbale « se compose de trois représentations complexes qui sont binaires: la *représentation du son* (*Lautvorstellung*), désignée par le symbole L et composée de l'élément acoustique de celle-ci (a), ainsi que de l'élément moteur (m) de la *sensation articulatoire* (*Articulationsempfindung*). La *représentation du signe verbal* (*Zeichenvorstellung* ou *Wortzeichen*), désignée par le symbole Z et composée de l'élément optique (o) du mot-signe (*Wortzeichen*) ainsi que de l'élément moteur (m') de la *sensation du mouvement* ou *sensation motrice* (*Bewegungsempfindung*); enfin la *représentation conceptuelle* (*Begriff* ou *Begriffsvorstellung*) qui se décompose, elle aussi, en deux éléments: la représentation objective (v = *objective Vorstellung*) et la tonalité émotionnelle qui l'accompagne (g = *begleitende Gefühlston*). » Une telle stratification est la preuve de l'existence de contenus divers et variés qui échappent aux deux articulations du langage reconnues jusque-là. Lucy Michel, qui s'intéresse au genre grammatical, affirme que l'association d'éléments de la deuxième articulation donne lieu à une nouvelle unité dont l'identité n'est pas à confondre avec celle des constituants : « A + B donnent C, avec C irréductible à A + B. »<sup>3</sup>. Une telle affirmation est courante dans les travaux relatifs au figement mais, appliquée à la marque du genre (comme dans *couturier/couturière*), elle fait écho à l'idée qu'une troisième articulation prend en charge ces unités lexicales qui se situent au-delà des morphèmes et qui véhiculent des contenus propres qui renvoient à la manière dont les langues sélectionnent les contenus et les structurent. Le même constat est corroboré par la conclusion à laquelle aboutit Catherine Chauvin dans son analyse de la polysémie prépositionnelle : *Les éléments qui font partie d'un même ensemble culturel se mettent à fonctionner de la même manière*, lequel ensemble culturel se trouve au cœur de la problématique de la création littéraire et de la traduction (Karmele Alberdi Urquizu et

---

<sup>3</sup> Formule qui rappelle celle avancée par Antonio Pamies lors de la rencontre d'Europhras dans laquelle il développe la notion de « métaphore grammaticale », qui est à la base de la création phraséologique.

Natalia Arregui Barragan) qui demeure, comme le montre bien Jean-René Ladmiral, un excellent moyen heuristique qui met à l'épreuve les contenus des textes traduits selon qu'on les aborde du point de vue sourcier ou cibliste, ce dernier point de vue étant celui que l'auteur défend. En faisant le rapprochement entre la sémantique de Bréal et les approches de Bergson et de Deleuze, Aleksandar Mijatovic confirme cette souplesse du système linguistique en faisant intervenir ce qu'il appelle la *polysémiosis*, c'est-à-dire « la création des expressions polysémiques ».

Peut-être faudrait-il rappeler qu'on a toujours vu dans le lexique, d'une manière générale, et le figement, en particulier, un secteur de la langue où règne l'irrégularité. C'est pourquoi on a focalisé sur les seules questions de morphologie monolexicale et de polysémie pour en connaître les régularités et les règles générales, ignorant ainsi certaines dimensions essentielles des unités lexicales : elles n'ont pas de signification en elles-mêmes ; elles acquièrent tout leur sens à travers la combinatoire qui les inscrit dans le flux verbal. Avec le développement des travaux sur l'analogie<sup>4</sup>, les sciences cognitives, les tropes et figures, notamment la métaphore et la métonymie, le figement et la phraséologie, force est de constater que plusieurs dimensions de la langue se trouvent ainsi réhabilitées. Nous avons déjà évoqué les questions de conceptualisation et de catégorisation ; nous y ajoutons les multiples éléments culturels associés aux unités lexicales, traités jusque-là en termes de connotations, auxquels il faut donner un statut linguistique au même titre que les autres éléments qui en conditionnent l'emploi. Deux autres aspects, non moins importants, devraient être intégrés dans la préoccupation des linguistes : celui qui gouverne la congruence des unités lexicales associées entre elles dans le cadre de la phrase et celui de la fixité qui marque la structuration des discours. Le premier couvre tous les phénomènes collocatifs qui font la sève de la langue et qui jouent, par conséquent, le rôle de marqueurs idiomatiques ; le second renvoie aux différents motifs, routines ou schèmes spécifiques à

---

<sup>4</sup> Voir en particulier ceux de Philippe Monneret, notamment *Cahiers de linguistique analogique* : <https://sites.google.com/site/cahierslinguistiqueanalogique/home>

l'organisation des différents types de discours.

Ce ne sont là que quelques aspects de cet ouvrage riche aussi bien en descriptions fines de certains faits de langue en synchronie et en diachronie, qu'en généralisations facilement applicables à plusieurs langues. Ceci est rendu possible par au moins trois caractéristiques : la diversité des langues concernées par les contributions, les choix théoriques revendiqués par les auteurs qui, malgré leur diversité, se situent à un haut niveau de systématisation et l'extrême variété des domaines d'analyse choisis, qui vont de la morphosyntaxe à l'analyse des textes littéraires, de la spéculation philosophique à l'analyse fine de mutations diachroniques au niveau micro-linguistique, et de la variation consubstantielle aux unités lexicales dans le discours à des préoccupations méthodologiques en matière d'enseignement et de traduction. Autant d'aspects traités qui font la richesse de cet ouvrage qui soulèvent un très grand nombre d'interrogations très prometteuses pour les sciences humaines et sociales d'une manière générale et les sciences du langage en particulier.

Salah Mejri  
Sorbonne Paris Cité, Paris13  
LDI (UMR7187) CNRS